

EXPOS

CETTE SEMAINE

VERNISSAGES



Courtesy Zoo Galerie

FLAVIE PINATEL

Jusqu'au 13 décembre à Nantes

La jeune artiste d'origine marseillaise Flavie Pinatel présente, à la Zoo Galerie, un triptyque vidéo réalisé sur le mode de l'errance dans la cité de la Maladrerie à Aubervilliers.

A la Zoo Galerie, 49, chaussée de la Madeleine, tél. 02.40.35.41.55, www.zoogalerie.fr



Courtesy de l'artiste et Kurimanzutto

DAMIÁN ORTEGA

Jusqu'au 9 février à Paris

Damián Ortega fait partie de la jeune garde mexicaine – également représentée en ce moment à la Maison Rouge à Paris (lire p. 77). A l'Espace 315, il présente un certain nombre de sculptures, photographies et actions réalisées à partir de matériaux pauvres, qui révèlent un sens ludique aigu et une attirance pour les jeux de langage.

A l'Espace 315 du Centre Pompidou, Paris IV^e, tél. 01.44.78.12.33, www.centrepompidou.fr

EMMANUELLE LAINÉ

A partir du 22 novembre à Paris



Courtesy galerie LHK

Sélectionnée cette année pour le prix Ricard, Emmanuelle Lainé présente à la galerie LHK un ensemble de travaux récents d'inspiration vaguement domestique. Ainsi, elle

imagine de drôles de sculptures aux allures de prototypes organiques et tentaculaires conçus avec des matériaux aussi divers que le cuir, les fibres synthétiques ou l'élasthanne.

A la galerie LHK, 6, rue Saint-Claude, Paris III^e, tél. 01.42.74.13.55, www.galerielhk.com



Agent provocateur

Du shopping considéré comme un des beaux-arts : hallucinante rétrospective de SYLVIE FLEURY au Mamco de Genève.

En pleine crise économique : des sacs Chanel sous vitrine exposés comme des sculptures, un sac Vuitton argenté, des tableaux en fausse fourrure et d'autres monochromes recouverts de diamants Swarovski, et le Ô de Lancôme en néon blanc répété sur les murs – et si le moment de la décroissance économique était bien malvenu aussi pour la rétrospective de l'artiste suisse Sylvie Fleury, elle qui n'a cessé depuis le début des années 90 de mélanger les codes de l'art et de la mode, pretty woman qui a su élever le shopping au rang des beaux-arts ? En témoigne en-

core une œuvre toute récente, justement intitulée *Rétrospective*, double armoire à glace dans laquelle l'artiste a rassemblé une quarantaine de paire de chaussures, bottines Mondrian d'Yves Saint Laurent, escarpins Miu Miu, Prada ou Manolo Blahnik, qu'elle a portées lors de vernissages importants ou dans ses propres vidéos.

Vingt ans passés dans le champ de l'art, ramenés à une simple vitrine de magasin. Il ne manque plus alors à cette rétrospective clinquante que le Caddie de supermarché, mais tout en or laqué, pour parachever la provocante transformation du Mamco, le pur et

dur musée d'art contemporain de Genève, en véritable temple de la consommation. Jouant avec les formes de l'exposition, ici mélangées aux stratégies économiques du display, de l'étalage ou du concept-

➤ **Le miroir convexe de tout ce que l'on a désiré, adoré, et adoré désirer : pas un centre commercial, mais une foire aux vanités.**



Courtesy Mamco/Photo L. Kaikkinen

store, l'artiste propose même au spectateur de monter sur un grand catwalk de défilé de mode, et de s'imaginer un instant en objet de désir.

"Si l'expo avait eu lieu l'an dernier, commente Xavier Douroux, codirecteur du Consortium, on aurait peut-être trouvé cela plus insupportable que jamais." Autant dire trop en phase avec la bulle spéculative et les prix exorbitants du marché de l'art, trop en harmonie avec le stade Dubaï du néo-capitalisme. "Mais avec la crise, continue Xavier Douroux, c'est au contraire l'aspect critique de cette œuvre qui ressort le plus aujourd'hui." Vue sous cet angle, cette rétrospective de Sylvie Fleury est à lire comme le miroir convexe de tout ce que l'on a désiré, adoré, et adoré désirer, résonnant alors d'une tout autre signification : non pas un centre commercial, mais plutôt une foire aux vanités.

Question de timing donc : la crise économique pouvait-elle vraiment invalider d'un coup une telle œuvre ? Evidemment non.

Car dans son apparente futilité, et sa fausse désinvolture, Sylvie Fleury a su perturber bien des notions esthétiques, inventer des formes à force de mélanger les codes, prolonger l'histoire du ready-made, participer à la réintroduction du décoratif dans l'art. Et tout en prenant à revers les discours militants féministes, elle a su mettre du féminin dans les pratiques masculines aussi variées que la customisation des bagnoles ou les lignes dures de l'art abstrait, à l'image des bandes rayées de Buren qu'elle a déformées et auxquelles elle a donné une souplesse toute féminine. A l'image encore de ses *Spaceships on Venus*, fusées de science-fiction aux formes phalliques mais habillées de fourrure et aux couleurs glossy.

Loin de se contenter d'être un symptôme des temps présents, l'exposition se donne d'ailleurs plutôt comme un voyage pour le moins onirique dans un monde factice. Cap 3000 dans un ailleurs de pacotille et de paillettes. La version glamour du baroque. **Jean-Max Colard**

Paillettes et dépendances, ou la fascination du néant Jusqu'au 25 janvier au Mamco, 10 rue des Vieux-Grenadiers, Genève

/// www.mamco.ch

Christian Bonnefoi L'Apparition du visible

Jusqu'au 5 janvier au Centre Pompidou, Paris 1^{er}, www.centrepompidou.fr

En consacrant une rétrospective au peintre français Christian Bonnefoi, le Centre Pompidou pense réparer un oubli. Mais omet de contextualiser l'œuvre et le discours qui l'entoure. Un coup pour rien.

Beaubourg ne veut plus oublier personne. Les artistes français qui n'ont pas eu droit à leur exposition au Centre vont y passer. Et Alain Seban de se féliciter dans sa préface au catalogue que pour Christian Bonnefoi, au moins, à présent, ce soit fait. L'exposition déroule sagement les grandes séries de l'artiste, une décennie après l'autre, des premières petites peintures des années 70 aux tableaux rayés d'un X qui laissent voir le châssis par transparence, des grandes toiles gestualistes baroques de coups de brosse colorés et fragmentés aux très récents collages de papier de soie peints, minces feuilletés aux formes arrondies. Tout le travail de Christian Bonnefoi est fortement marqué par les principes en vogue en France dans les années 70 : déconstruction et objectivité. La peinture se prend elle-même pour objet, et le tableau affiche d'abord la manière dont il se fait et la matière dont il est tissé. Afin de rendre visible ce travail de la peinture, cette énigme sur laquelle le peintre n'a qu'à peine prise, il s'agit d'en décomposer les différentes étapes, d'en désolidariser les différents ingrédients, d'en séparer le support et la surface, le recto et le verso, de mettre le tableau à mal. Ou, comme l'écrit Bonnefoi, dont les explications très chantournées rythment l'exposition : "Le tableau n'a de valeur que si tout a été mis en œuvre pour sa perte." Or, certes, une telle approche grammairienne, vaguement scientifique, mais incorrigiblement fantasmagorique de la peinture, fut essentielle à

une certaine époque. Parce qu'elle se vécit comme une réaction radicale au pop art, une volonté d'en finir avec la question de l'auteur et celle du goût (et des couleurs), puis s'accompagna de beaux exercices de style littéraire de la part de critiques captivés par l'énigme de la création, par celle de "l'apparition du visible", par une œuvre "formée autant par ce qu'elle cache que par ce qu'elle révèle". Mais tout cela, ces textes, cette "Peinture", cette faconne et cette verve d'un Jean-Louis Schefer

s'entretenant – dans un film au seuil de l'expo – avec l'artiste dans son atelier, ou encore cette photo dans le catalogue montrant Bonnefoi, posant seul, dans son fauteuil, contemplant une de ses toiles, semble terriblement daté.

Car Beaubourg fait comme si cette histoire, ces acteurs, leurs discours n'avaient pas vieilli, comme si rien ne s'était passé depuis les années 70, comme si encore Christian Bonnefoi était toujours un artiste très important pour d'autres que pour les historiens d'art. Du coup, l'exposition sent la naphtaline plutôt que la peinture. Au lieu de faire défiler un par un toute

cette génération d'artistes et de critiques français des années 70, mieux vaudrait exposer ensemble ces tenants d'une avant-garde picturale dans une perspective historique. Aux Etats-Unis, en 2003, l'exposition *As Painting* (et Christian Bonnefoi en était) remplissait à merveille cet objectif. Résultat : de jeunes peintres américains, de Blake Rayne à Sean Paul, en passant par Cheyney Thompson, ne jurent plus aujourd'hui que par cette peinture et tâchent de l'actualiser.

Judicaël Lavrador

Collection Agustín et Isabel Coppel Mexico: Expected/Non Expected

Jusqu'au 18 janvier à la Maison Rouge, 12, bd de la Bastille, Paris XII^e, www.lamaisonrouge.org

A la Maison Rouge, des artistes de toutes origines donnent à voir l'imaginaire complexe de la "mexicanité".

Je vous le donne en mille : hormis le fait qu'ils soient tous des artistes reconnus sur la scène internationale, qu'y a-t-il de commun entre Gabriel Orozco, Tatiana Trouvé, Helio Oiticica et Pae White ? A la Maison Rouge, qui renoue cet automne avec ses

premières amours en exposant la collection privée d'Isabel et Agustín Coppel, la réponse est claire : ces artistes venus du Mexique, d'Italie, du Brésil ou de Californie partageraient un même sens de ce qu'on pourrait appeler "la mexicanité". Pourtant, à rebours du syndrome Woody Allen qui réenchante dans son dernier film une Espagne mise à nu par ses clichés mêmes, l'exposition *Mexico:*

Expected/Non Expected

– qui porte bien son nom – entend au contraire donner un grand coup de pied dans la fourmière des stéréotypes qui ont peu à peu construit l'imaginaire mexicain. Le parti pris est clair, qui consiste à écrire une histoire commune, indigène et composite, à travers les regards croisés des précurseurs historiques (Gordon Matta-Clark ou Ed Ruscha),

représentants contemporains (Gabriel Orozco, Francis Alÿs, Melanie Smith ou Damián Ortega) et émissaires étrangers (Pae White, Rivane Neuenschwander, Simon Starling ou Tatiana Trouvé, qui signe pour l'occasion une installation inédite et à ciel ouvert dans le patio de la Maison Rouge). On voit ainsi se dessiner, au fil de cette exposition malheureusement assez mal accrochée et qui se soucie peu d'aligner sur un même plan des œuvres majeures (le sublime *Zocalo* par exemple, une vidéo de 12 heures dans laquelle Francis Alÿs filme l'alignement spontané des passants sous l'ombre colossale de la place centrale de Mexico) et des travaux marginaux assez peu représentatifs de la force de proposition des artistes ici réunis, un goût commun pour les matériaux pauvres, les assemblages éphémères, les variations morbides et la poésie du quotidien. **Claire Moulène**



Tatiana Trouvé/Photo Marc Donaghe